



HAL
open science

Sacrifice : le nouveau testament des “ buissons ardents ”

Agnès Cavet

► **To cite this version:**

Agnès Cavet. Sacrifice : le nouveau testament des “ buissons ardents ”. Lectures, 2014, 10.4000/lectures.14100 . halshs-01934619

HAL Id: halshs-01934619

<https://shs.hal.science/halshs-01934619v1>

Submitted on 26 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright



Lectures
Les notes critiques

Sacrifice : le nouveau testament des « buissons ardents »

À propos de : Agnieszka Holland, *Sacrifice* [Burning Bush], Paris, Éditions Montparnasse, 2014.

Agnès Cavet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/14100>
ISSN : 2116-5289

Éditeur

Centre Max Weber

Ce document vous est offert par Bibliothèque Diderot de Lyon ENS



Référence électronique

Agnès Cavet, « *Sacrifice* : le nouveau testament des « buissons ardents » », *Lectures* [En ligne], Les notes critiques, 2014, mis en ligne le 27 mars 2014, consulté le 26 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/14100>

Ce document a été généré automatiquement le 26 novembre 2018.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

Sacrifice : le nouveau testament des « buissons ardents »

À propos de : Agnieszka Holland, *Sacrifice* [Burning Bush], Paris, Éditions Montparnasse, 2014.

Agnès Cavet

- 1 Un homme seul à mains nues peut-il, par le don de sa vie – ou plutôt de sa mort –, faire ployer un régime autoritaire ? Peut-il être un guide, un exemple, capable d'exhorter le peuple dont il se réclame à conquérir sa liberté ? Telles sont les questions sous-jacentes à l'excellent téléfilm *Sacrifice*, qui met en scène un épisode marquant de l'histoire de la Tchécoslovaquie durant la guerre froide et en dévoile les coulisses oubliées. Cette mini-série est diffusée sur Arte les 27 et 28 mars 2014, en prélude à la parution du DVD aux Éditions Montparnasse.

La Tchécoslovaquie de la fin des années 1960

- 2 En quelques images d'archives et quelques lignes introductives, le générique esquisse le contexte de l'époque. Au début de l'année 1968, le réformateur Alexander Dubcek a pris la tête du parti communiste tchécoslovaque ; avec lui s'amorce le dégel et la démocratisation d'un système par trop totalitaire, vers un « socialisme à visage humain » qui répond aux aspirations profondes de son peuple. Le vent frais du renouveau et de l'espoir souffle sur la Tchécoslovaquie, et le Printemps de Prague entre en résonance avec la quête de liberté qui anime les jeunes des pays occidentaux. Mais la donne est ici bien différente ; la suite de l'histoire aussi : craignant que l'exemple tchécoslovaque n'inspire les pays voisins, Brejnev reprend la situation en main. Ainsi, dans la nuit du 20 août, 250 000 soldats de pays pourtant réputés alliés¹ envahissent la République socialiste tchécoslovaque. En quelques jours sanglants, les chars répriment la courageuse résistance du peuple². Quant à l'aile libérale du parti, elle est muselée par les conservateurs qui, sous couvert de « normalisation », regagnent la complaisance de Moscou en restaurant un régime de censure et de pleins pouvoirs.

Jan Palach, pour l'honneur d'un peuple

- 3 Ici commence le film. 16 janvier 1969, un jeune homme s'asperge d'essence et s'immole par le feu sur la place Venceslas, à Prague, devant les passants effarés. « Étant donné que nos nations sont arrivées au bord du désespoir, nous avons décidé d'exprimer notre protestation et de réveiller le peuple de ce pays ». Tels sont les premiers mots de la lettre laissée par Jan Palach, jeune étudiant d'histoire qui se réclame d'un « groupe de volontaires » dont il a tiré au sort l'honneur de devenir la « torche numéro un ». Car, écrit-il, d'autres torches s'enflammeront si, dans les jours prochains, la censure n'est pas abolie et si le peuple ne manifeste pas son soutien par une grève illimitée...
- 4 En trois parties de 80 minutes, la mini-série d'Agnieszka Holland relate le sacrifice de Jan Palach puis ses conséquences sociales et politiques. *Sacrifice* donne l'occasion à la réalisatrice polonaise³ de renouer avec une période déterminante de sa propre histoire. Fille d'un sociologue et d'une journaliste renommés, elle est, comme Jan Palach, née en 1948. Comme lui, elle a partagé l'esprit d'une époque puisque, en cette fin des années 1960, elle était elle-même étudiante – engagée et même activiste – à l'Académie du film de Prague (FAMU). Ce rapport, à la fois proche et distancé⁴, qu'elle entretient avec l'histoire imprime à son film une marque indéniable d'authenticité.
- 5 De la biographie et la psychologie de Jan Palach, nous ne saurons rien – et c'est aussi bien. Ni récit lyrique, ni *flash back* complaisant. Juste une silhouette, juste un geste, juste une lettre. Juste une forme blanche sous un voile antiseptique au service des grands brûlés. Juste une photo d'identité sur un faire-part et une affiche. Juste un masque mortuaire dressé clandestinement sur une stèle – d'où la statue de Lénine est débarquée pour l'occasion. Personne, quasiment, ne connaissait Jan Palach. Mais par son geste, il devient du jour au lendemain la préoccupation de tous. Car ce qui frappe dans son message en forme d'ultimatum, c'est qu'il s'adresse aussi bien aux autorités qu'à ses compatriotes. En un certain sens, il sera entendu des unes comme des autres.
- 6 Du côté des pouvoirs publics, s'il est de bon ton d'admettre que « nul ne peut douter de la pureté des intentions de ce garçon », pas question de laisser d'autres jeunes « s'identifier à lui et au chemin qu'il a choisi ». La priorité est donc de mener l'enquête pour mettre hors d'état de nuire ce mystérieux groupe de volontaires évoqué par Palach. Les deux figures qui illustrent l'action policière dans le film, le commandant Jires et le lieutenant Bocek, devront donc agir vite et plier leur enquête aux directives d'un colonel autoritaire, qui vit dans l'anticipation permanente de la réaction des soviétiques. Ainsi, lorsque Jires tente d'imposer la simple vérité des faits qu'il a pu établir, c'est un chantage qui lui est opposé : « Vous ne comprenez pas ? [...] À la moindre occasion, leurs chars envahiront nos rues. De toute façon, des têtes vont tomber ». Et le colonel de tenir plus fermement à la sienne qu'à celle du policier.
- 7 Dans la population, l'émotion est forte. Les étudiants puis les ouvriers se préparent à une grève, mais la mobilisation retombe rapidement. Le film en fait porter la cause à un autre chantage, dans lequel est prise Hana, une amie de Palach, épinglée pour une broutille par la police secrète. Quoi de plus facile alors que d'intimider l'ingénue pour lui faire raconter à la télévision que, de son lit d'hôpital, Jan aurait appelé à renoncer aux immolations ? Mais si la grève ne prend pas, le peuple se masse sans réserve aux funérailles de Jan Palach, qui n'a survécu que quelques jours. L'œil du tout jeune documentariste Raymond Depardon avait à l'époque saisi de puissantes images de ce moment⁵, qui aurait rassemblé

200 000 personnes⁶. Autant que le deuil du jeune étudiant, c'est celui de leurs propres espérances que semblent porter gravement ces femmes et ces hommes de tous âges qui pleurent et défilent en silence.

- 8 Ne dévoilons pas davantage la suite du scénario. Contentons-nous de dire qu'il retrace la résistance menée par la mère et le frère de Jan Palach, soutenus par l'avocate Dagmar Buresova, pour préserver l'intégrité du jeune homme et le sens profond de son geste, face aux manœuvres diffamatoires orchestrées par l'influent député Vilem Novy, qui visent à faire de Palach l'instrument aveugle d'un complot d'extrême droite.

Une fiction très authentique

- 9 Quelle est la part entre fiction et réalité dans le film d'Agnieszka Holland ? On aurait souhaité que cette question fût abordée dans un bonus, apportant au DVD une valeur ajoutée par rapport à la télédiffusion. À défaut, on peut se référer à quelques sources francophones⁷, en particulier l'intéressant documentaire réalisé en 1995 par Dobroslav Zbornik⁸, qui réunit des documents d'archives et des témoignages de personnes impliquées dans l'histoire de Jan Palach. Il ressort que, sur l'essentiel, le film *Sacrifice* reste très fidèle aux faits avérés, et si des divergences ponctuelles apparaissent⁹, elles ne remettent pas en cause l'authenticité du film. Car les libertés que le scénario a pu prendre ne conduisent pas à radicaliser ou à sublimer l'histoire. Elles relèvent plutôt d'un travail intelligent de condensation et de métaphore qui permet justement au spectateur de mieux saisir une vérité globale sur le climat social et politique de l'époque. Les ressources du langage cinématographique sont très habilement mobilisées au service de cet objectif, témoignage de la grande maturité de la réalisatrice. Ainsi est-on d'abord frappé par la palette de couleurs de la pellicule, qui oscille subtilement entre le noir-et-blanc et une gamme de teintes un peu fade, douce-amère, surannée, à l'image des costumes sombres et sans relief des passants. Seules les couleurs tranchées du drapeau tchèque (rouge blanc bleu) semblent par instants tirer le spectateur de cette atonie chromatique, tout comme elles réveillent l'ardeur de ceux qui le brandissent. Un autre élément signifiant dans la prise de vue tient à la récurrence de scènes aperçues à travers une vitre, comme si les gestes de chacun étaient virtuellement sous surveillance.

Des années de compromission et de renoncement

- 10 L'un des aspects marquants du film, après le vaste élan qui s'est créé autour de Jan Palach, c'est la rapidité du renoncement collectif à la lutte. Sans doute cet élan était-il davantage chargé de stupeur et d'empathie que de véritable solidarité, puisqu'il ne parvient pas à renaître lorsqu'un second jeune homme suit l'exemple de Jan Palach. « C'est à ce moment que j'ai compris que la majorité des Tchécoslovaques s'accommoderaient de ce régime pour préserver leur vie quotidienne, qui au fond n'était pas si pénible », explique Agnieszka Holland¹⁰. Quant aux renoncements individuels de certains protagonistes plus directement impliqués dans l'histoire, nul besoin de brutalité policière pour les leur arracher. La pression d'un chantage, d'une menace ou simplement celle de la peur suffisent à y parvenir, sans éclat de voix. Car le ton reste toujours courtois, parfois même empreint d'une certaine humanité. On est loin d'un manichéisme opposant deux clans aux contours bien tranchés. Du citoyen de base aux plus hautes sphères du pouvoir, chacun semble redouter l'ombre planant au-dessus de sa tête, qui pourrait lui créer des

ennuis, lui faire perdre son emploi ou le rétrograder, l'évincer d'un poste politique... Hana, l'étudiante, est tenue par la peur de la police secrète ; le policier par celle du colonel ; le colonel par celle de Moscou... Ainsi la somme de ces tensions concourt-elle finalement et paradoxalement à ressouder le tissu social et à le rendre suffisamment solide pour tenir encore vingt ans. Il n'est toutefois pas anodin de noter que le grand rassemblement organisé en janvier 1989 en hommage à Jan Palach reste dans les mémoires comme un événement précurseur de la Révolution de Velours, laquelle a conduit au renversement du régime communiste le 28 novembre de cette même année, quelques semaines après la chute du Mur de Berlin.

- 11 Revenons sur un événement particulier, d'une terrible violence symbolique, que le film nous donne à découvrir. Des mois après sa mort, la tombe de Jan Palach reste un lieu habité, visité, nourri de fleurs, bref un lieu bien vivant où se cultivent le respect, la protestation silencieuse, l'espoir et la sourde culpabilité de tous ceux qui ne veulent pas oublier. Mais une enclave de deux mètres carrés de résistance au cœur d'un territoire occupé, c'est déjà trop. Un fonctionnaire est donc préposé à faire place nette. Il se plaint à la mère et au frère de Jan des troubles à l'ordre public qu'occasionne la tombe de leur fils et frère¹¹, et les enjoint à transférer celle-ci dans son village natal. Suite à leur refus, le corps de Jan est exhumé et sa tombe remplacée par celle d'un nouveau prétendant au repos éternel, comme le découvre avec stupeur la famille Palach quelques jours plus tard¹². Comble de l'absurdité, le cadavre de Jan Palach est... incinéré ! Comme si, en voulant anéantir jusqu'à la mémoire matérielle du jeune héros, les autorités n'avaient inconsciemment pu trouver d'autre moyen que de reproduire et de prolonger son geste emblématique, consacrant l'icône en martyr.

Hommage aux figures de la résistance

- 12 Mis à part Jan Palach et sa famille, trois personnages incarnent dans le film trois formes radicales du refus de la compromission. Le premier est Jan Zajic, l'étudiant qui a suivi l'exemple de Palach un mois après lui, mais dont le geste reste sans écho. Le second est le commandant Jires – le « *good cop* »¹³ du duo qu'il forme avec le lieutenant Bocek –, qui choisit la fuite et passe à l'Ouest avec femme, bagages et enfants. La troisième, finalement l'héroïne principale du film, est l'avocate Dagmar Buresova qui, après un premier refus, décide de s'engager au nom de la famille Palach, bravant les risques et les menaces, pour tenter une action judiciaire contre les détracteurs de la mémoire de Jan. Ainsi le film est-il également un hommage à cette figure un peu oubliée de la résistance tchèque¹⁴.
- 13 Télédiffusée en République tchèque au début de l'année 2013, la mini-série y a reçu un accueil retentissant, tant auprès de la critique – le film a raflé une belle collection de Lions du cinéma – qu'auprès du public, dont la plus jeune partie connaissait peu cette période de compromission et de résignation que leurs aînés ont préféré refouler avec leur mauvaise conscience. Ceci explique l'intérêt de l'initiative lancée sur l'Internet pour la promotion du film : un dispositif multimédia interactif qui encourageait l'expression de témoignages et de souvenirs sur cette époque¹⁵.

Le prix brûlant de la liberté

- 14 Au-delà d'un retour salutaire sur ce pan de l'histoire, qui a marqué également les esprits à l'ouest de la Tchécoslovaquie, ce film nous invite à interroger le contexte, le sens et la

portée d'un acte tel que l'immolation volontaire par le feu, comme moyen d'expression extrême d'un état de révolte, d'impuissance et de désespoir, comme signal d'alarme, comme tentative d'action contre un oppresseur et/ou comme sacrifice de soi au nom d'une cause perdue. Mais avant d'explorer ces questions, attardons-nous quelques instants sur l'arrière-plan mythologique et symbolique que véhiculent respectivement le titre original et le titre français du film.

« J'ai vu la souffrance de mon peuple... »

- 15 Le titre original, *Hořící keř*, traduit par *Buring bush* pour la version internationale, renvoie à l'épisode biblique du « buisson ardent » relaté dans le livre *Exode* de l'Ancien testament. Alors qu'il faisait paître son troupeau, Moïse voit s'enflammer un buisson. Celui-ci continue de brûler et pourtant ne se consume point. Du milieu des flammes, Dieu appelle Moïse et se présente à lui. Il lui dit alors : « J'ai vu la souffrance de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu les cris que lui font pousser ses oppresseurs, car je connais ses douleurs. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens, et pour le faire monter de ce pays vers un bon et vaste pays, un pays où coulent le lait et le miel [...] »¹⁶. Après quoi Dieu confie à Moïse la mission de faire sortir son peuple d'Égypte. Ne suffit-il pas de remplacer l'Égypte par l'Union soviétique pour que ce passage biblique nous parle du peuple tchécoslovaque, et qu'il nous révèle Jan Palach tout à la fois comme l'œil de Dieu et la main de Moïse, qui tentera de sauver son peuple en repoussant la mer rouge ? Qui plus est, l'image de l'embrasement ajoute au titre *Buring bush* une densité symbolique supplémentaire. Et l'initiative même de ce film témoigne que la mémoire de Jan Palach ne s'est jamais totalement consumée.

« Ceci est mon corps »

- 16 Avec le titre choisi pour la version française, c'est un autre registre symbolique qui est mis en jeu. Le mot est lâché : *Sacrifice*. Humain, donc. Par le feu, qui plus est. Voilà qui évoque des pratiques rituelles d'un autre âge... Les premiers anthropologues, Hubert et Mauss, ont montré que le sacrifice s'est ancré dans nombre de cultures comme moyen pour l'humain, profane, de communiquer avec le sacré au travers d'une victime – animale ou humaine – dont la mise à mort était ritualisée¹⁷. Pour René Girard, le sacrifice est un acte mimétique qui permettrait de détourner la violence originelle vers une victime « bouc émissaire ». Mais dans le cas qui nous occupe, la victime est non seulement consentante mais bien volontaire, ce qui nous renvoie plutôt à l'exemple christique. Car en acceptant ce rôle de bouc émissaire en lieu et place de son peuple, en acceptant le sacrifice de son corps sur la croix, le Christ aurait proposé aux hommes un modèle de dépassement de cette violence originelle, sur lequel fonder la nouvelle civilisation du christianisme. Mais l'ultime rituel sacrificiel institué par le Christ serait cette fois déplacé sur un plan symbolique, substituant du pain et du vin à son corps et à son sang. Telle est en tout cas la lecture que propose René Girard¹⁸.

Brûler plutôt que mourir

- 17 Les sciences sociales n'ont jusqu'à présent posé qu'un regard marginal sur les actes de violence auto-infligée. Leur forme s'inspire sans doute de ce que Durkheim qualifiait de

« suicides altruistes »¹⁹ à connotation rituelle ou mystique, pratiqués dans certaines cultures asiatiques. Mais les embrasements protestataires ne semblent pas répondre à une volonté de mort, même si le risque en est bien présent et assumé – Jan Palach le confirme pour sa part lorsqu'il murmure dans l'ambulance « ce n'est pas un suicide ». Le recours à l'immolation à des fins politiques s'est d'abord développé en Asie au cours du siècle dernier, pour gagner plus récemment le Moyen-Orient et le reste du monde.

Thich Quang Duc : un précurseur et un exemple

- 18 En 1963 à Saigon, le moine Thich Quang Duc s'est publiquement embrasé en signe de protestation contre la persécution des bouddhistes déployée par le président catholique Diem. Attirant l'attention internationale, son geste a contribué à la chute du régime. Le sociologue britannique Michael Biggs a étudié 533 cas d'immolations à finalité politique recensés dans la presse occidentale entre 1963 et 2002, et considère qu'une grande part d'entre eux ont été influencés par l'exemple du bonze sud-vietnamien²⁰. L'ancien professeur de Jan Palach qui témoigne dans le documentaire de Zbornik confirme que le jeune homme avait été marqué par cet événement et son impact. Qui plus est, en bon étudiant d'histoire, Jan avait pleinement conscience de l'importance du « bon » moment qui permet à un événement d'opérer comme déclencheur d'un mouvement social et politique. C'est ce à quoi il aspirait lorsqu'il répétait que, dans six mois, il serait trop tard. Jan Palach mesurait également le caractère spectaculaire de son acte et sa force d'impact vis-à-vis des médias, comme l'atteste la dernière phrase de sa lettre : « L'attention internationale est concentrée sur la Tchécoslovaquie. Profitons-en ». Mais peut-on planifier de mettre l'histoire en marche ?
- 19 Sans doute le jeune Tunisien Mohamed Bouazizi, vendeur ambulant de fruits et légumes, n'avait-il pas la conscience de Palach lorsqu'il s'est immolé par le feu devant la préfecture de Sidi Bouzid fin 2010, après que des agents municipaux lui aient confisqué son maigre outil de travail et l'aient humilié publiquement. Pourtant son acte et les émeutes qui y ont fait suite sont considérés comme à l'origine de la Révolution du Jasmin en Tunisie, elle-même à l'avant-garde du Printemps arabe de l'année 2011.
- 20 Dans d'autres régions du monde, en revanche, le compte des immolations continue de s'incrémenter sans parvenir à influencer sur le cours des choses. C'est le cas en particulier des 128 Tibétains (à ce jour) qui se sont immolés depuis 2009 pour dénoncer l'occupation et la politique inique de la Chine tout en réclamant l'auto-détermination du Tibet.

Retourner contre soi le stigmate de la violence subie

- 21 Après s'être confronté au phénomène des immolations et des grèves de la faim, utilisées comme modes d'action par les militants kurdes qu'il a étudiés, Olivier Grojean propose d'aborder les « violences contre soi » à caractère protestataire ou revendicatif dans le cadre de la sociologie des mobilisations. Il observe qu'elles s'inscrivent dans un « répertoire d'actions », individuelles ou collectives, auquel ont particulièrement recours des « acteurs à faibles ressources, engagés dans des interactions fortement asymétriques », qui n'ont donc « pas d'autres moyens » de « débloquer une situation perçue comme intolérable ». Ces violences auto-infligées apparaissent « quand les revendications touchent aux fondements de l'identité sociale, politique, ethnique ou confessionnelle des acteurs engagés. La réclamation ou la contestation d'un statut, la

volonté d'être traité avec dignité, le refus d'une politique inhumaine ne sont alors plus exigés de manière exclusivement symbolique, mais bien incarnés dans le supplice que l'on s'inflige ». Elles réalisent donc un « retournement des stigmates de la souffrance subie »²¹. Au-delà de cette première approche, il reste de la place pour des recherches plus approfondies sur ce phénomène qui ne cesse de gagner du terrain.

« Consumés par le travail »

- 22 Car depuis peu, la France est elle-même confrontée à un nombre croissant d'ignitions volontaires : une cinquantaine de cas recensés entre 2011 et 2013. Si ces actes ne peuvent être reliés à une cause politique organisée, comme celle des martyrs kurdes ou tibétains, on aurait tort de disqualifier toute dimension politique à ces gestes et de réduire leurs auteurs à des profils psychologiques déviants, comme tend à le faire le discours psychiatrique²². En effet, au moins onze de ces immolations récentes apparaissent directement liées à une problématique d'exclusion sociale, et plus particulièrement d'exclusion du travail. C'est sur ces cas que revient le remarquable web-documentaire de Samuel Bollendorff et Olivia Collo, *Le grand incendie*, publié fin 2013²³. Qu'ils soient cadres quinquagénaires mis au placard d'une grande entreprise de télécom ou chômeurs en fin de droits, les uns et les autres ont tenté de faire entendre un message fort en s'immolant sur le parking de leur entreprise ou devant une agence du Pôle emploi.
- 23 Les années 2000 ont déjà vu s'alourdir de façon inquiétante le décompte des suicides imputables à ce qu'il est convenu d'appeler la grande souffrance au travail²⁴. Plans sociaux en cascade, restructurations incessantes visant à mieux servir les intérêts des actionnaires, management déshumanisé..., les causes du malaise sont bien connues des sociologues du travail. De grandes entreprises renommées se sont tristement illustrées par les épidémies de suicides qui touchent leurs personnels. Mais malgré les lettres explicites laissées par les uns, malgré le choix signifiant des autres de mettre fin à leurs jours sur le lieu même de leur travail, ces entreprises s'enferment trop souvent dans la dénégation, préférant alléguer des causes individuelles, psychologiques et familiales, plutôt que d'assumer leur part de responsabilité. Ainsi ces suicides au travail suscitent-ils davantage des réponses de santé publique que des solutions au cœur même de l'organisation du travail, confirmant par-là que le message des suicidés n'est pas réellement entendu pour ce qu'il est.
- 24 Dans ce contexte de banalisation des suicides, faut-il vraiment s'étonner que certains éprouvent aujourd'hui la nécessité de franchir un nouveau cap et d'accomplir ce que l'historien Michel Vovelle considère comme « la plus grande transgression »²⁵ ? Au travers des flammes auxquelles ils se livrent en dernier recours pour attirer notre attention, saurons-nous voir l'urgence d'inverser le cours des rapports de forces dans le monde du travail ? Et serons-nous capables, en leur mémoire, de ne pas céder davantage à la compromission qu'à la résignation ?

NOTES

1. Soldats de l'Armée Rouge de l'URSS, épaulés par ceux de quatre pays du Pacte de Varsovie, la Pologne, la RDA, la Hongrie et la Bulgarie. Le retrait définitif des troupes soviétiques n'est intervenu que vingt ans plus tard. L'effectif de 250 000 soldats est celui énoncé dans le film documentaire de Dobroslav Zbornik, *Jan Palach. Mourir pour la liberté*, 1995, 55 min. D'autres sources avancent le chiffre de 400 000 (Wikipedia, se référant à Stéphane Courtois (dir.), *Le Livre noir du communisme. Crimes, terreur, répression*, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 618).
2. On a pu voir au cinéma des images d'archives de ces jours tragiques, adroitement mêlées aux images de fiction, dans l'adaptation que Philip Kaufman a proposée en 1987 du roman de Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*.
3. Agnieszka Holland est connue pour ses films (*Europa Europa*, *Rimbaud Verlaine*, *Copying Beethoven*, *Sous la ville...*) mais aussi au travers de séries telles que *The Wire*, *Treme* et *The Killing*, dont elle a réalisé quelques épisodes.
4. Dans une interview accordée à Hendrik Delaire, la réalisatrice explique : « Lorsque d'actuels étudiants de la FAMU ont eu l'idée d'écrire un scénario traitant de l'immolation de Palach, ils ont fait appel à moi pour la mise en scène, car j'étais selon eux la seule cinéaste de cette génération à avoir participé aux événements sans collaborer avec le régime tchécoslovaque. Ils étaient également convaincus que ma carrière internationale me permettrait de garder plus de distance avec le sujet qu'un metteur en scène tchèque. J'ai trouvé le scénario si réaliste que j'ai accepté de le porter à l'écran ». <http://download.pro.arte.tv/uploads/ARTE-Sacrifice-Burning-Bush.pdf>.
5. Raymond Depardon, *Ian Palach*, 1969, 12 min, est le premier court-métrage du documentariste. À ceux qui souhaiteraient rechercher ce film dans des bases de données, signalons la petite variation orthographique entérinée dans le titre du film : *Ian* au lieu de *Jan*.
6. Selon le documentaire de Dobroslav Zbornik, *op.cit.*
7. Dans un article du site MediaCzech, on apprend que « l'écriture du scénario a été surveillée et validée par un historien de l'Institut d'études des régimes totalitaires ». Geoffroy Berson, « HBO faire revivre l'icône Jan Palach », 30 janvier 2013, <http://mediaczech.net/2013/01/30/hbo-ressuscite-jan-palach/>.
8. Dobroslav Zbornik, *Jan Palach. Mourir pour la liberté*, 1995, 55 min.
9. L'une des divergences porte sur les dernières déclarations de Jan Palach avant de mourir et sur le témoignage de l'amie qui était à son chevet. Une autre est évoquée plus loin.
10. Dans l'interview accordée à Hendrik Delaire, *op. cit.*
11. Dans le documentaire de Zbornik (*op. cit.*), Jiri Palach, le frère de Jan, relate cet épisode et invoque également l'argument d'hygiène qui leur a été présenté : « il y trop de fleurs qui pourrissent et qui empestent l'air » !
12. Toujours dans le documentaire de Zbornik (*op. cit.*), Jiri Palach confirme la réalité du chantage face auquel sa mère et lui ont été placés, et auquel ils ont finalement cédé : si vous refusez, « votre fils, votre frère, sera enterré dans une fosse commune et vous ne saurez même pas où il se trouve », et l'on écrira dans la presse que c'est vous qui l'avez demandé.
13. La figure de Jires n'est pas sans rappeler, par certains égards, celle de Wiesler, l'agent de la Stasi chargé des écoutes dans le remarquable film de Florian Henckel von Donnersmarck, *La vie des autres*, 2006.
14. Signataire de la Charte 77 (pétition pour un plus grand respect des droits de l'homme, lancée en 1977 par des intellectuels, artistes et universitaires tchécoslovaques), Dagmar Buresova est

devenue en 1990 ministre de la Justice dans le premier gouvernement démocratique de Vaclav Havel.

15. Voir à ce sujet l'article de Geoffroy Berson, *op. cit.*

16. *La Bible, Exode*, 3.7 et 3.8. <http://bible.evangelies.free.fr/exode%203.html>.

17. Henri Hubert et Marcel Mauss, « L'Essai sur la nature et la fonction du sacrifice » (1899), in Marcel Mauss, *Œuvres complètes, tome 1*, Paris, Éditions de minuit, 1968, p. 193-354.

18. René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Hachette Pluriel, 2011 (1972). C'est ce rituel que continuent de pratiquer les chrétiens dans l'eucharistie.

19. Émile Durkheim, *Le Suicide : Étude de sociologie, Livre 2*, 1897. Disponible en ligne : <http://alain-leger.lescigales.org/docs/Durkh22.pdf>. Il évoque notamment le rituel indien du sâti par lequel des veuves s'immolaient sur le bûcher funéraire de leur époux.

20. Michael Biggs, « Dying Without Killing: Self-Immolations, 1963-2002 », in Diego Gambetta (dir.), *Making Sense of Suicide Missions*, Oxford University Press, 2005. Disponible en ligne : <http://users.ox.ac.uk/~sfos0060/immolation.pdf>.

21. Olivier Grojean, « Violences contre soi », in Olivier Fillieule *et al.*, *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Références », 2009, p. 564-570. Disponible en ligne : <http://www.cairn.info/dictionnaire-des-mouvements-sociaux---page-564.htm>. Voir également Louis-Jean Duclos et Daniel Hermant (dir.). « Mort volontaire combattante. Sacrifices et stratégies », *Cultures et conflits*, n° 63, 2006. Disponible en ligne : <http://conflits.revues.org/2085>.

22. Olivier Grojean, *op. cit.*

23. Samuel Bollendorff et Olivia Collo, *Le Grand Incendie. Ils se sont immolés par le feu pour se faire entendre*, 2013. <http://www.francetvinfo.fr/nouvelles-ecritures/le-grand-incendie>. Voir aussi Catherine Rollot, « Un immolé par le feu en France tous les 15 jours », *Le Monde*, 16 décembre 2013.

24. Voir notamment Laurence Théry (dir.), *Le travail intenable. Résister collectivement à l'intensification du travail*, Paris, La Découverte, coll. « Entreprise & Société », 2006. Compte rendu de Laure Célérier pour *Lectures* : <http://lectures.revues.org/1107> ; Christophe Dejours, *La panne. Repenser le travail et changer la vie*, Paris, Bayard, 2012. Compte rendu de Nadia Veyrié pour *Lectures* : <http://lectures.revues.org/11204>.

25. Michel Vovelle, « L'immolation par le feu est la plus grande transgression », *Le Point*, 18 octobre 2011. http://www.lepoint.fr/societe/michel-vovelle-l-immolation-par-le-feu-est-la-plus-grande-transgression-18-10-2011-1386062_23.php.

AUTEUR

AGNÈS CAVET

Chargée de production éditoriale, ENS de Lyon.